

de la mère en répandant une abondance de grâces sur le fils. * Et lorsqu'à l'âge de douze ans il était occupé au service d'Héli le grand-prêtre, et au ministère du temple, où il couchait auprès de l'arche, Dieu le favorisa d'une révélation par laquelle il fit juger d'abord ce qu'il devait être un jour. Il l'appela par trois fois durant la nuit, lorsqu'il dormait; et comme le petit Samuel croyait que c'était la voix du grand-prêtre, il alla demander chaque fois ce qu'il désirait de lui. Mais enfin la quatrième fois Dieu lui parla, et lui prédit les malheurs étranges qu'il allait faire tomber sur Héli et sur toute sa famille. Il lui dit qu'il ne pouvait plus souffrir la malheureuse négligence de ce père lâche, qui sachant les désordres des enfants, et voyant en combien de manières ils profanaient tous les jours la sainteté de son temple et de son autel, se contentait de leur en faire de petites réprimandes, au lieu d'être animé d'un saint zèle pour les intérêts de Dieu contre ses propres enfants. Et il lui déclara que les crimes de la maison de ce grand-prêtre étaient tels qu'ils ne pouvaient plus être expiés par toute la multitude des sacrifices qu'il lui offrait. Quelque instance que fit Héli le lendemain pour savoir du jeune Samuel ce que Dieu lui avait dit durant la nuit, il arracha avec peine de sa bouche ce que son respect pour ce pontife lui voulait faire supprimer. Héli, reconnaissant enfin la justice de l'arrêt de Dieu, vit trop tard qu'il ne suffisait pas à un père d'être bon lui-même, s'il ne travaillait encore à rendre bons ses enfants, et se disposa à souffrir avec une humble soumission la peine qu'il avait méritée par la mauvaise éducation de ses enfants. Il y a, dit saint Grégoire, beaucoup d'imitateurs d'Héli, et dans les maisons particulières des chrétiens, et dans l'Eglise, c'est-à-dire en la personne de ses pasteurs à l'égard de leurs enfants spirituels, qu'ils laissent vivre dans le désordre avec une complaisance cruelle, comme dit saint Grégoire, et pour ceux qui en usent et pour ceux qui dissimulent les plaies qu'ils devraient guérir; puisqu'ainsi qu'il paraît par cette excellente figure, elle ne peut servir qu'à attirer les jugements de Dieu sur la personne des uns et des autres.

FIGURE 83. Punition d'Héli. 1. Rois 4.

(L'an du monde 2888, avant J.-C. 1116.)

Dieu voulant accomplir les malheurs qu'il avait prédits à la famille d'Héli, suscita une nouvelle guerre contre les Juifs par les Philistins. Ce peuple était ennemi déclaré du peuple de Dieu, et il était dans sa main comme un puissant instrument dont sa justice se servait dans les rencontres pour punir les Juifs de leurs grands

* L'an du monde 2872.

excès. Etant donc irrité contre son peuple, il négligea de le secourir alors comme il avait fait tant de fois, et permit qu'il fût mis en fuite par les Philistins. Les Juifs furent surpris de ce succès malheureux de leurs armes, et ils crurent qu'ils pourraient faire violence au Seigneur; que, pour ne plus tomber dans un semblable accident, ils n'avaient qu'à apporter à la guerre ce qu'ils avaient de plus saint, c'est-à-dire l'arche d'alliance. Mais Dieu, dont on ne se rit point, et qui abandonne, quand on l'irrite, ce qu'il y a même de plus sacré dans le monde, laissa aller l'arche dans le camp, sans se mettre en peine de la défendre. Toute l'armée la reçut avec de grandes acclamations de joie, ne sachant pas que ce qu'ils espéraient devoir être leur gloire et leur bonheur, allait devenir leur confusion et leur honte; et que ces deux prêtres corrompus, Ophni et Phinée, enfants d'Héli, qui l'accompagnaient, et que Dieu regardait dans sa fureur, attiraient plus de maux sur eux que l'arche ne leur pouvait alors attirer de grâces. Les Philistins furent d'abord étonnés lorsqu'ils entendirent le grand bruit que les Juifs firent en recevant l'arche. Mais s'étant rassurés ensuite, ils fondirent avec impétuosité sur les Juifs, prirent l'arche, tuèrent les deux enfants d'Héli, taillèrent en pièces trente mille hommes des Juifs, et mirent tout le reste en fuite. Héli, qui attendait avec beaucoup d'inquiétude le succès de cette guerre, et qui tremblait pour l'arche de peur qu'elle ne fût déshonorée par les Philistins, lui qui souffrait avec tant d'indifférence qu'elle le fût encore plus tous les jours par ses enfants mêmes, entendant un homme qui revenait du combat, lui en demanda des nouvelles. Cet homme lui annonça la défaite de toute l'armée; et lorsqu'il lui dit que l'arche était prise, ce grand-prêtre, âgé de près de cent ans, tomba de sa chaise à la renverse et se cassa la tête. Sa belle-fille, femme de Phinée, apprenant la mort de son mari et la prise de l'arche, étant grosse alors, accoucha subitement et mourut sur l'heure. Jamais on ne vit plus sensiblement combien Dieu venge l'injure qu'on fait aux choses saintes, par l'abandonnement même de ce qu'il y a de plus saint; et que rien ne l'irrite tant que les péchés des prêtres, dont la sainteté devrait l'apaiser, lorsqu'il est prêt à punir l'iniquité de son peuple. Et il apprit ainsi aux Chrétiens, comme remarquent les saints Pères, à ne pas mettre tellement leur confiance dans le plus saint de nos sacrements, dont l'arche n'était que la figure, qu'ils n'aient pas soin en même temps de vivre d'une vie divine pour se nourrir de ce pain du ciel; car Dieu ne protège que ceux qui l'honorent, et il ne fait éclater sa gloire que pour ceux qui se rendent dignes de lui.

FIGURE 84. *Idole de Dagon.* 1. Rois 5.

(La même année. 2888.)

L'arche de Dieu ayant été prise, paraissait déshonorée, et avait perdu tout l'éclat dont jusque-là Dieu l'avait toujours comblée. Mais elle ne fut jamais plus glorieuse que lorsqu'elle fut entre les mains des Philistins. Dès qu'ils en furent les maîtres, ils la menèrent à Azot, et la mirent dans le temple auprès de l'idole de Dagon, pour nous représenter par ce sacrilège le crime de ceux qui veulent allier dans un même cœur le culte de Dieu et le culte des démons. Mais Dieu fit bien voir en cette rencontre qu'il n'est pas semblable aux faux dieux. Dagon ne put subsister devant la présence de l'arche, et le lendemain on le trouva renversé par terre. Ceux d'Azot étant surpris et affligés de la honte de Dagon, le relevèrent, et remirent en sa place ce dieu, qui n'avait pu se relever lui-même. Mais le jour suivant on le trouva encore par terre, sans tête et sans mains. La vengeance de Dieu passa de cette idole aux idolâtres, et tous les habitants d'Azot furent frappés d'une plaie honteuse dans les parties les plus secrètes de leurs corps, et par une multitude de rats que Dieu fit naître dans tout leur pays. Cette plaie sale, qui les empêchait de se pouvoir asseoir par la douleur qu'ils sentaient en cette partie, et qui marque admirablement les plaies honteuses et secrètes du péché, étonna les Azotiens, et ils reconnurent aussi que la cause de leurs maux était l'outrage fait à l'arche : plus heureux en cela que ceux qui sont insensibles aux maux dont Dieu punit en eux la profanation des choses saintes que l'arche figurait alors. Ne pouvant donc plus supporter la présence de Dieu, dont ils éprouvaient si sensiblement la puissance, ils menèrent l'arche dans d'autres villes, où elle fit de semblables maux. C'est pour quoi les Philistins, craignant enfin qu'elle ne les fit tous mourir, assemblèrent leurs sages et leurs devins, qui leur donnèrent un conseil dont Dieu tira sa gloire par un monument éternel de la vengeance qu'il avait exercée sur ses ennemis. Ils ordonnèrent qu'on renverrait l'arche avec un petit coffre où seraient cinq figures de rats en or, dont ils avaient été si incommodés, avec cinq autres figures des parties secrètes de leurs corps, où ils avaient été frappés de ces plaies. Ainsi parut la gloire de Dieu en cette rencontre, qui, sans le secours d'aucun homme, n'eut besoin que de lui seul pour forcer ses ennemis à renvoyer son arche sainte de la captivité où elle avait été si injustement retenue. La joie qu'ils avaient sentie, lorsqu'ils la virent entre leurs mains, se changea bientôt en tris-

tesse, et les maux présents qu'elle leur causa leur en firent craindre encore d'autres plus grands. Les hommes doivent apprendre de cette histoire que la joie qu'ils ont quelquefois de tenir sous leur puissance ce qui appartient à Dieu sera bien courte, et que s'ils ne voient pas la plaie dont Dieu les frappe, parce qu'elle est derrière eux, comme celle des Philistins, selon que le remarque S. Grégoire, ils ne doivent point douter que Dieu ne venge tôt ou tard l'abus d'une chose qui lui appartient, par l'opprobre éternel de ceux qui s'en étaient injustement rendus les maîtres.

FIGURE 85. *L'arche renvoyée.* 1. Rois 6.

(La même année 2888.)

Les Philistins ne pouvant plus souffrir la présence de l'arche de Dieu, qui les frappait de tant de plaies, firent, selon le conseil de leurs devins, un chariot tout neuf pour la mettre dessus, et y attachèrent deux vaches, dont ils enfermèrent les petits, afin que si les vaches, malgré l'instinct de la nature, ne laissaient pas d'aller vers la terre d'Israël, ils connussent par cette violence surnaturelle, que ce n'était point par hasard, mais par un effet visible de la puissance de Dieu, qu'ils avaient été frappés de tant de plaies. Dieu suivit en quelque sorte le faible de ces personnes, et fit que ces animaux, surmontant la tendresse naturelle qu'ils avaient pour leurs petits, traînèrent l'arche sans s'arrêter. Ils la portèrent droit vers la terre des Juifs, et devinrent ainsi une admirable figure de la manière dont on doit aller à Dieu, en s'élevant au-dessus de toutes les affections de la terre. Les grands d'entre les Philistins voulurent être témoins de cette merveille, et ils virent avec étonnement que l'arche s'arrêta à Bethsamez, qui était la première ville des Juifs. Le peuple de cette ville fut dans une extrême joie en voyant l'arche, dont la captivité tenait tout Israël dans le deuil. Mais cette joie fut bientôt changée en larmes, lorsqu'ils virent que ce sacré dépôt épargnait aussi peu les Juifs mêmes qu'il avait fait des Philistins. Dieu punit les regards trop curieux des Bethsamites, et frappa d'entr'eux cinquante mille personnes, parce que, dit l'Écriture, ils avaient vu l'arche du Seigneur. La frayeur dont ils furent saisis, et la peur qu'ils avaient de mourir tous, leur fit dire en tremblant : Quel est ce Dieu, et quelle est sa sainteté, et qui pourra subsister devant sa face ? Ils envoyèrent donc prier ceux de Cariathiarim de venir prendre l'arche que les Philistins leur avaient renvoyée. Ils y vinrent, ramenèrent l'arche, et la mirent dans la maison d'Aminadab, qui était en Gabaa, c'est-à-dire, sur la colline de la ville de Cariathia-

rim, où étant dans le lieu que Dieu s'était choisi pour sa demeure, non-seulement elle ne frappa point ce pays des plaies donc elle avait frappé tous les Philistins et ensuite les Bethsamites, mais elle le combla même de toutes sortes de bénédictions, faisant voir sensiblement que celui dont elle était la figure ne demande qu'à répandre ses grâces sur les hommes quand on n'y met point d'obstacles; mais que, lorsqu'on irrite sa justice, il sait bien faire éclater la grandeur de sa puissance dans le châtement de ceux qui méprisent sa bonté. Les Bethsamites semblaient honorer l'arche en se réjouissant de la recevoir au milieu d'eux. Mais leur joie était superbe, parce qu'ils mettaient leur gloire à posséder ce dépôt sacré, sans se mettre en peine d'obéir à la loi de Dieu qui y rendait ses oracles. Ainsi plusieurs, dit saint Grégoire, pape, s'approchèrent du corps du Fils de Dieu avec une confiance pleine de hardiesse, qui périrent dans son sanctuaire, parce que ne travaillant point à rendre leur âme pure pour se pouvoir nourrir de l'agneau sans tache, ils trouvent la mort dans la source de vie.

FIGURE 86. *Défaite des Philistins.* 1. Rois 7.

(La même année 2888.)

L'état des choses était tel dans la Judée qu'on l'a marqué auparavant, et Dieu fit voir, en élevant Samuel en honneur, que, lorsqu'il veut regarder favorablement son peuple, il commence par lui donner de bons pasteurs. Ce saint prophète se sentant animé de l'esprit de Dieu, prêcha dans tout Israël, représenta à ce peuple leurs péchés, et leur promit que s'ils voulaient détruire leurs idoles, afin de ne plus adorer que Dieu, ils seraient heureux à l'avenir, et que Dieu les délivrerait de la tyrannie des Philistins. Lorsqu'ils eurent témoigné vouloir écouter sa voix, et qu'ils eurent en effet renversé les idoles de Baal et d'Astaroth, Samuel leur commanda de s'assembler à Maspha, afin qu'il y priât pour eux. Quand ils y furent arrivés, ils reconnurent leurs dérèglements passés; ils ordonnèrent un jeûne solennel, ils s'humilièrent devant Dieu, ils lui confessèrent leurs offenses, le conjurant de leur pardonner leurs fautes, et de recevoir favorablement l'holocauste que Samuel, son prophète, lui allait offrir pour eux. Lorsqu'ils étaient dans ce sentiment de piété, ils furent surpris d'apprendre que les Philistins marchaient pour les venir combattre. Ces ennemis du peuple de Dieu, étant enflés de leurs prospérités passées, et sachant que les Juifs s'étaient rassemblés à Maspha, crurent que c'était une occasion de se défaire d'eux en un seul jour, et ne sachant pas que Dieu, de qui dépend la victoire, s'était réconcilié

avec son peuple, à la prière de Samuel, ils espéraient le même succès de leur entreprise qu'ils avaient éprouvé auparavant. Samuel offrit son holocauste à Dieu, et il lui fut si agréable, qu'il lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins. Ils en furent si épouvantés, qu'ils en prirent la fuite d'eux-mêmes. Les Israélites en tuèrent plusieurs, et les poursuivirent longtemps. Ainsi Samuel, par cet holocauste qu'il offrit à Dieu pour le réconcilier avec son peuple, rendit la paix aux Juifs, en faisant cesser leurs dérèglements qui leur avaient attiré la guerre; et il les gouverna depuis avec un soin et un amour de vrai père. Mais sa vieillesse arrêta le cours de toutes ses prospérités; car Samuel eut des enfants qui ne lui ressemblaient en rien: ils ne s'appliquaient qu'à satisfaire leur avarice; et ils faisaient un honteux trafic de la justice et des jugements corrompus. Les Juifs donc crurent que c'était une occasion favorable pour demander à être gouvernés par un roi comme les autres peuples du monde: ils se lassèrent d'être gouvernés par Dieu même par l'entremise de ses ministres. Samuel fut extrêmement affligé de cette proposition. Il s'en plaignit devant Dieu, et Dieu lui témoigna que c'était sur lui-même que cette offense retombait. Il lui commanda néanmoins de leur accorder ce qu'ils désiraient. Mais il voulut auparavant que Samuel les avertisse de tout ce que ce nouveau roi exigerait d'eux; ce qui n'étonna point ce peuple, qui voulait en ce point être semblable aux autres nations du monde. On admire, comme remarquent les saints Pères, que les Juifs aient préféré le gouvernement d'un homme à celui de Dieu, et on n'admire point que les chrétiens aient mieux aimé avoir le démon pour chef et pour roi que Jésus-Christ même dont ils sont les membres, car nous disons souvent du Sauveur comme les Juifs disent de lui dans l'Evangile: Nous ne voulons point que celui-là règne sur nous, et nous disons souvent au contraire au démon, non de bouche, mais de cœur: Vous êtes notre roi, et nous sommes vos sujets. Nous ne voulons point reconnaître l'empire de Dieu sur nous; mais notre loi comme la vôtre est notre volonté propre, et nous ne voulons dépendre que de nous-mêmes.

FIGURE 87. *Sacre de Saül.* 1. Rois 8.

(L'an du monde 2909, avant J.-C. 1095.)

Dieu voulant accorder à son peuple le roi qu'il lui demandait, élit Saül de cette sorte: Cis, son père, ayant perdu ses ânesses, L'an du monde 2093, Samuel étant âgé de 60 ans, et ayant gouverné, depuis la mort d'Héli, 21 ans et demi.

envoya Saül son fils les chercher. Il ne les trouva point, et il était prêt à s'en retourner, si le serviteur qui l'accompagnait ne lui eût dit qu'il pourrait en savoir des nouvelles par Samuel, qui éclaircissait tous les doutes de ceux qui le consultaient. Ils allèrent donc le chercher ; et l'ayant trouvé, Dieu déclara à Samuel que c'était cet homme qu'il avait choisi pour être roi, et pour délivrer son peuple de la violence des Philistins. Ce saint prophète le reçut chez lui, et le traita avec toute sorte de bonté et de respect ; et après qu'il lui eut fait passer la nuit dans une chambre qu'il lui prépara, il l'accompagna le matin pour s'en aller ensemble. Il fit retirer le serviteur qui les suivait ; il prit Saül à part, répandit une petite fiole d'huile sur sa tête, pour le sacrer roi, et l'embrassa pour le saluer dans cette nouvelle dignité. Pour preuve que tout ce qu'il lui avait dit était dans l'ordre de Dieu, il lui déclara que, dans un certain lieu qu'il lui marqua, il trouverait des personnes qui lui diraient que les ânesses qu'il cherchait étaient retrouvées, et que son père n'était plus en peine que de lui ; qu'un peu après il trouverait un grand nombre de prophètes avec lesquels il prophétiserait aussi lui-même. Cet homme si heureux selon le monde, qui, en cherchant des ânesses avait trouvé un royaume, ne dit rien à son père de ce qui s'était passé ; et, Dieu voulant le déclarer roi publiquement devant tout le peuple, il ne se trouva pas dans cette assemblée solennelle qui se fit de tous les Juifs dans Maspha par l'ordre de Samuel. Le sort étant donc jeté d'abord sur les tribus, et ensuite sur les familles particulières de la tribu qui était choisie, le sort confirma ce qui avait déjà été fait dans le secret, et fit voir que Dieu préside aussi bien au sort qu'en toutes les autres choses qui se font parmi les hommes. Lorsque Saül fut déclaré roi et qu'il ne se trouva point, on fut obligé de le chercher ; et après beaucoup de peine, ayant enfin été amené, Samuel le montra devant tout le peuple, et leur fit remarquer que Dieu leur avait choisi un roi d'une mine très-avantageuse, parce qu'il était de grande taille. Il fut fort humble d'abord : il ne s'éleva point de sa dignité, et dissimula par sa modestie la révolte de quelques-uns qui ne voulaient pas le recevoir pour leur roi : mais il fit voir par la suite, et principalement par le sacrifice qu'il voulut offrir lui-même à Dieu au lieu de Samuel, par une précipitation indiscrette, qu'il est difficile d'être bien humble dans les grandes dignités. Les saints Pères l'ont toujours considéré comme la figure de ceux qui sont élus aux charges de l'Église, et qui doivent toujours trembler dans ces grandes élévations, lors même qu'ils semblaient avoir quelques assurances d'y avoir été appelés de Dieu, parce que, s'ils entrent avec de s sentiments d'orgueil dans un ministère qui doit

être tout d'humilité, Dieu rejette ensuite ceux qu'il avait choisis d'abord et ôte aux superbes ce qu'il avait donné aux humbles.

FIGURE 88. *Jonathas et son Ecuyer.* 1. Rois 14.

(L'an du monde 2911, avant J.-C. 1093.)

Saül étant établi roi et faisant la guerre contre les ennemis du peuple de Dieu, les Philistins se soulevèrent avec un plus grand effort qu'ils n'avaient encore fait. Les Juifs rassemblèrent toutes leurs troupes, et comme les armées étaient campées assez proche l'une de l'autre, après différentes attaques, Jonathas, fils de Saül, prit une résolution digne d'un courage héroïque qui était soutenu d'une grande confiance en Dieu. Il tenta d'aller lui seul avec son écuyer dans le camp des Philistins, s'assurant que Dieu pouvait aisément, s'il le voulait, livrer une si grande armée en la puissance d'un seul homme. Étant donc monté vers leur camp en grim pant par des rochers presque inaccessibles, il tua d'abord quelques Philistins qu'il rencontra : ce qui ayant mis peu à peu l'épouvante dans le camp, ils furent tous saisis d'un tel trouble, qu'ils tournèrent leurs armes contre eux-mêmes, et n'eurent pas besoin d'autres ennemis pour être défaits. On entendit le bruit de ce désordre du camp des Israélites, et Saül ayant conjecturé ce qui s'était passé par l'absence de Jonathas, qui ne se trouva point dans le camp, il se hâta d'aller poursuivre les Philistins, et d'achever une victoire que son fils avait commencée. Il fit même un serment, et maudit celui de toute l'armée qui mangerait avant la nuit ; ce qui fit que toutes les troupes passant par un lieu plein de miel, n'osèrent y toucher. Mais Jonathas, qui ne savait rien de cette défense, pressé par la nécessité et par l'épuisement de ses forces, étendit le bout de sa baguette pour prendre un peu de miel, qui lui redonna une nouvelle vigueur. A près quelque repos qu'on prit le soir, et voulant poursuivre encore les Philistins pendant la nuit, Saül consulta Dieu pour savoir quel serait le succès de cette entreprise ; mais il ne put en avoir aucune réponse. Il reconnut aussitôt que quelqu'un du peuple avait irrité Dieu, et jura que quand ce serait Jonathas même, il mourrait. On jeta le sort, qui tomba enfin sur Jonathas. Saül lui demanda ce qu'il avait fait ? Jonathas plaignit son malheur, et lui dit : J'ai pris en passant un peu de miel au bout d'une baguette, et pour cela on m'ôte la vie. Saül, par une fermeté que quelques-uns des saints Pères blâment, et que d'autres louent, persista dans le dessein de faire mourir son fils, qui empêchait ce jour-là qu'on n'exterminât entièrement les Philistins. Mais le peuple, touché de l'action admirable de Jona-

thas, l'arracha d'entre les mains de son père, jura qu'il ne mourrait point, et le délivra ainsi du péril qui apprend, comme disent les saints Pères, combien il est dangereux de goûter, pour peu que ce soit, le miel, c'est-à-dire les plaisirs du monde, et de se laisser aller à la douceur d'une complaisance secrète, après les grandes victoires qu'on a remportées sur les démons, qui sont figurés par les Philistins. Ce miel plaît pour un temps, dit S. Ambroise, mais enfin il donne la mort, comme il eût fait infailliblement à Jonathas, si la grandeur de ses actions passées n'eût mérité qu'on oublîât cette dernière.

FIGURE 89. *Agag épargné.* 1. Rois 15.

(L'an du monde 2930, avant J.-C. 1074.)

Les péchés des Amalécites étant montés jusqu'à leur comble, Dieu, par Samuel, ordonna à Saül de les détruire entièrement, sans rien épargner, et sans réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenait. Saül exécuta cet ordre de Dieu, et il alla avec plus de deux cent mille hommes contre ce peuple idolâtre. Mais il interpréta à sa fantaisie le commandement qu'il avait reçu de Dieu. Au lieu d'obéir simplement à sa voix, il consentit qu'on épargnât ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux, sous prétexte d'en faire un sacrifice, et il sauva Agag leur roi. Dieu fut irrité de la témérité avec laquelle ce prince osait éluder ses ordonnances, et commanda à Samuel d'aller témoigner à Saül qu'il se repentait de l'avoir élu pour roi. Samuel trouva que ce prince s'était déjà fait élever un arc de triomphe, pour une victoire dont lui-même avait terni toute la gloire par sa désobéissance. Saül, vint au-devant du prophète Samuel, et lui dit qu'il avait accompli ponctuellement l'ordre du Seigneur. D'où vient donc, dit Samuel, que j'entends ces cris de bêtes et de troupeaux? Saül répondit que le peuple les avait réservés pour les immoler à Dieu. Mais ce saint prophète animé de zèle représenta à ce prince orgueilleux sa bassesse passée, et la bonté avec laquelle Dieu l'avait élevé sans aucun mérite à la dignité royale; cependant, qu'après cela il s'était laissé aller à un intérêt honteux, qui l'avait empêché d'obéir fidèlement à la voix de Dieu. Il lui fit voir quelle horreur Dieu avait de ses sacrifices; que c'est principalement l'obéissance qu'il exige de tous les hommes; qu'il la préfère à toutes les autres victimes; que la désobéissance est comme un péché d'idolâtrie, parce que celui qui ne veut obéir qu'à lui-même, s'établit son Dieu. Il lui déclara enfin que Dieu le rejetait, et lui ôta son royaume. Ce mot toucha Saül et lui fit dire qu'il avait péché. Mais

cette confusion a toujours été regardée comme la figure de ces fausses pénitences, qui augmentent plus les fautes qu'elles ne les effacent, et qui attirent encore plus la colère de Dieu qu'elles n'excitent sa miséricorde; car ce prince se mettant peu en peine de la colère de Dieu, pria le prophète de l'honorer devant le peuple; et son ambition fit bien voir avec quelle justice Dieu n'écoutait point sa confession hypocrite, puisque, comme il regarde plus le cœur qu'il n'écoute les paroles, il voyait dans l'âme de ce prince superbe un désir passionné d'être honoré des hommes. Samuel ensuite fit venir Agag, roi d'Amalec, et par un zèle fidèle aux ordres de Dieu, il le fit couper en pièces, et tua, par une sainte sévérité, celui qui avait perdu Saül par la fausse compassion qu'il en avait eue. Saint Ambroise dit que cet exemple doit apprendre aux pasteurs de l'Eglise à ne pas user d'une douceur cruelle envers les pécheurs, représentés par les Amalécites, et à imiter plutôt Samuel, qui sans doute avait plus de charité que Saül, mais qui avait en même temps trop de lumières pour ne pas voir qu'en flattant les péchés par une fausse indulgence, on perd les pécheurs, qu'on les sauve au contraire en guérissant leurs blessures par les remèdes d'une austère pénitence.

FIGURE 90. *David joue de la harpe.* 1. Rois 16.

(L'an du monde 2934, David ayant environ 15 ans, et Samuel étant âgé de 85 ans environ.)

Saül ayant été rejeté de Dieu pour avoir été si négligent à accomplir ses ordres, Dieu choisit aussitôt un autre roi pour gouverner son peuple. Il se servit encore de Samuel pour l'aller sacrer; et comme ce saint prophète vit que c'était blesser le roi Saül, et s'exposer à un danger visible de mort, Dieu lui-même lui donna des moyens pour élire ce nouveau roi, et pour éviter la fureur de celui qu'il rejetait, il se servit de l'occasion ou du prétexte d'un sacrifice qu'il alla offrir en Bethléem. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il invita Isaïe, père de David, à venir lui et ses enfants manger avec lui. Il les considéra les uns après les autres, parce qu'il savait qu'il y en avait un d'eux que Dieu avait choisi pour roi. Mais il vit bien enfin que Dieu ne s'arrête pas comme nous aux apparences extérieures dans les jugements qu'il fait des hommes, mais qu'il passe jusqu'au cœur. Car voyant l'aîné des enfants d'Isaïe, d'une grande taille, il crut que ce serait lui que Dieu avait élu pour roi. Les sept enfants d'Isaïe ayant donc paru devant lui l'un après l'autre, sans que Dieu témoignât en élire aucun d'eux, il demanda s'il n'y en avait plus; on lui dit qu'il en restait

encore un petit qui paissait les brebis. Il le fit venir, et Dieu lui dit que c'était celui-là qu'il devait sacrer. Dès ce moment l'esprit de Dieu remplit David et quitta Saül. Ce déplorable prince ayant été abandonné de l'esprit de Dieu, fut en même temps saisi de l'esprit malin qui l'agitait de fureur et le tourmentait cruellement. Cet accident, qui fut un juste châtement de ce roi ingrat et rebelle à Dieu, et qui présageait que sa dignité lui allait bientôt être enlevée, fut au contraire le commencement de l'élévation de David; car Saül étant tourmenté de ses fureurs, ses officiers lui conseillèrent de chercher dans son royaume quelque personne qui jouât excellentement de la harpe, afin que lorsque l'esprit malin se saisirait de lui, l'harmonie de cet instrument le soulageât et lui rendît le repos de l'âme. Il ne se trouva personne plus habile en cet art que David, qui joignait à cette science un agrément de beauté, qui fit que Saül l'aima avec beaucoup de tendresse, le fit son écuyer, et voulut toujours l'avoir à sa suite. Et toutes les fois que le malin esprit jetait Saül dans la fureur, David le chassait aussitôt en jouant de la harpe, et délivrait ce roi d'un tourment qui lui était insupportable. Les saints Pères disent que c'est une admirable figure de la manière dont les vrais pasteurs de l'Eglise, représentés par David, doivent par la douceur de leurs paroles et de leurs sages discours, rendre le calme aux âmes agitées par la violence de leurs passions. Saint Grégoire remarque que David eut besoin lui-même ensuite que Nathan fit à son égard, en le délivrant de la tyrannie du démon et du péché par de sages remontrances, ce que David n'avait fait qu'en figure à l'égard de Saül en lui donnant un soulagement court et passager par l'harmonie de sa harpe, qui n'empêchait pas que ce prince malheureux n'essayât de lui ôter la vie. Les cantiques de ce saint roi sont plus efficaces maintenant sur les âmes bien disposées, puisque, ainsi que remarque saint Augustin, rien n'est si puissant que les Psaumes de ce prophète, et cette harmonie divine des vérités qu'ils renferment, pour éloigner du cœur l'esprit d'orgueil, et pour attirer les grâces du ciel.

FIGURE 91. *Goliath*. 1. Rois 17.

(L'an du monde 2942, avant J.-C. 1062, David ayant environ 23 ans.)

Saül faisant la guerre aux Philistins, et les armées étant campées assez près l'une de l'autre, Goliath, philistin d'une grandeur de corps qui était monstrueuse, mais d'un orgueil encore plus grand, vint durant quarante jours insulter aux Israélites et leur dit qu'il était inutile que tant de monde combattit ensemble; qu'il

falloit terminer ces différends par un duel; qu'ainsi le plus hardi des Juifs n'avait qu'à venir pour combattre contre lui. Il accompagnait ce défi de tant de mépris, que tout Israël ne pouvait souffrir cette insulte. Mais la crainte de ce géant, la grandeur de son corps joint à l'appareil effroyable de ses armes, faisaient trembler les plus hardis. En même temps Isaïe envoya son fils David vers trois de ses frères qui étaient à la guerre, pour leur porter des vivres. Lorsqu'il fut au camp, il vit ce Philistin audacieux, et se sentant animé du zèle de la gloire de Dieu, il demanda qui était cet homme, et ce qu'on donnerait à celui qui le tuerait. On lui répondit que Saül avait promis sa fille et de grands biens à celui qui déferait cet ennemi. Mais ses frères l'entendant parler de la sorte, lui reprochèrent sa vanité, et le renvoyèrent avec mépris à la garde de ses brebis, qu'il n'avait quittées, disaient-ils, que par un désir présomptueux de voir le combat. David, qui sentait dans lui bien d'autres mouvements que ceux que produit une vanité humaine, et brûlant du zèle de Dieu, dit assez clairement parmi les soldats que ce serait lui qui irait contre cet homme, et qu'il ne le craignait point. On l'écoute, on l'interroge, on le mène à Saül, qui, comparant sa petitesse avec la grandeur de Goliath, vit trop d'inégalité dans ce combat, et ne l'eût jamais permis, si David lui-même ne l'eût persuadé de le laisser faire, en lui disant qu'il était accoutumé en gardant les troupeaux à se battre contre les ours et contre les lions, après lesquels il courait pour leur arracher d'entre les dents ce qu'ils lui avaient emporté de son troupeau. Saül donc se rendit, et donna à David ses propres armes et son épée; mais David ayant essayé de marcher dans cet équipage, il ne le put faire librement. C'est pourquoi, quittant tout cet appareil, il eut recours à ses armes ordinaires, c'est-à-dire, à un bâton et à une fronde. Goliath le voyant approcher, se moqua de lui. Me prends-tu pour un chien, lui dit-il, pour venir ainsi à moi avec un bâton? Il le menaça d'exposer son corps mort aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre; il courut à lui pour le percer de sa lance. David, de son côté courut au devant de Goliath, et d'un coup de fronde il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin par terre, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de sa propre épée, et répandit par cette mort la terreur parmi tous les Philistins, et la joie dans tout Israël. Cette victoire était une figure admirable de la victoire de Jésus-Christ humble, sur l'audace de l'ange superbe. Mais les saints Pères ont de plus regardé ce Philistin comme l'image de l'orgueil, qui est l'ennemi le plus à craindre au peuple de Dieu, et à ceux même qui ont terrassé les ours et les lions, c'est-à-dire, les monstres des

plus grands péchés ; et ces saints ont remarqué qu'on ne peut vaincre cet ennemi par des armes humaines, comme David ne voulut point combattre Goliath avec les armes de Saül, mais avec un bâton, qui figurait la croix de Jésus-Christ, et avec la pierre qui marquait la fermeté et la toute-puissance de sa grâce.

FIGURE 92. *Triomphe de David.* 1. Rois. 17.

(La même année 2942.)

La surprise et la joie de tous les Juifs à la défaite de Goliath par David, fut telle qu'ils ne pouvaient assez admirer ni le péril dont ils se voyaient délivrés si heureusement, ni le courage de celui qui les en avait sauvés. Le roi Saül commença à s'informer plus particulièrement qui était David. Il voulut savoir de quelle maison il était et comment se nommait son père. Jonathas, fils de Saül, qui avait fait lui-même de si grandes actions contre les Philistins, bien loin de porter une basse envie à un inconnu qui effaçait néanmoins par une seule victoire tout ce qu'il avait fait jusque-là de plus glorieux dans les armes, conçut au contraire pour David une affection prodigieuse, qui ne fit des deux qu'une âme et qu'un cœur. Il jura avec lui une amitié éternelle. Il se défit de tous ses ornements et de toutes ses armes, et en revêtit David. Mais l'admiration que tout le peuple conçut de cette action passa plus avant, car lorsque David eut tué Goliath, et qu'il portait sa tête à la main, les femmes de la Judée allèrent en foule au-devant de lui, pour honorer son triomphe par toute sorte d'instruments de musique, et figurer ainsi par leurs transports de joie et par leurs applaudissements des louanges que toutes les Eglises du monde, figurées alors par ces femmes de la Judée, devaient rendre un jour à Jésus-Christ, pour honorer la victoire qu'il aurait remportée sur les démons. Mais ce triomphe, qui était une juste reconnaissance du salut que tout le peuple juif venait de recevoir de David, serait devenu le commencement de ses maux et presque de sa perte, s'il ne l'eût prévenue par sa prudence ; car les femmes chantant dans leurs acclamations et sur leurs instruments de musique, que Saül avait tué mille Philistins, mais que David en avait tué dix mille, ce prince orgueilleux, ne pouvant souffrir cet avantage qu'on donnait à David au-dessus de lui, fut piqué de jalousie contre David ; et au lieu d'imiter la générosité de son fils Jonathas, il se laissa déchirer d'une cruelle envie, qui lui fit regarder toujours depuis avec horreur celui qu'il avait considéré jusque-là comme la personne de tout son royaume qui méritait le plus son affection, et

à qui il était presque redevable de sa couronne. Il se plaignait hautement que son peuple, lui attribuant la gloire d'avoir défait mille ennemis, en donnait dix mille à David ; et le chagrin qu'il en conçut toujours depuis jusqu'à sa mort, apprend à tout le monde, et principalement à ceux qui ont quelque autorité dans l'Eglise, comme dit saint Chrysostôme, que rien n'est plus à craindre que l'envie, quoiqu'une malheureuse expérience ne fasse que trop voir tous les jours, comme dit ce saint père, qu'il n'y a point de mal qui soit plus ordinaire, et dans les royaumes de la terre, et dans celui de Jésus-Christ même. Plus ceux auxquels on porte envie font des actions éclatantes, moins on les souffre : leur lumière brûle les uns en même temps qu'elle éclaire les autres. On les regarde comme ennemis, et on tâche de les perdre sans qu'il aient fait d'autre crime que de n'en avoir point commis, et d'être irréprochables dans leur conduite. Mais on se console de ces persécutions injustes, par l'approbation de toutes les personnes équitables, qui, n'étant point aveuglées par leur passion, jugeant des choses selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, et estimant la vertu partout où ils la reconnaissent, la révèrent d'autant plus qu'elle est plus abandonnée, et attendent que tôt ou tard Dieu couronne ceux qui souffrent pour lui.

FIGURE 93. *Saül veut tuer David.* 1. Rois. 19.

(L'an du monde 2943.)

L'envie de Saül contre David croissait de jour en jour. Comme il ne cherchait plus que les occasions de le perdre, David, qui s'en aperçut, usa d'une prudence admirable pour se garder des pièges de ce prince. Lorsque ses fureurs ordinaires le transportaient, et que David jouait de la harpe en sa présence, selon sa coutume, Saül fit un effort pour le percer d'une lance qu'il avait à la main. Mais David, qui veillait toujours sur lui-même, évita ce coup et s'enfuit. Saül chercha donc d'autres manières de le perdre. Il voulut le faire par un mariage. Il lui devait donner sa fille après la défaite de Goliath. Cependant son envie lui fit oublier cette promesse, et il donna sa fille aînée Mérob à un autre, sans penser à avoir David pour gendre ; David, de son côté, s'en croyait indigne, parce qu'il n'oubliait jamais sa première bassesse. Mais l'affection que Michol, la seconde fille de Saül, eut pour David, renoua la proposition d'un mariage. Saül, sachant cette affection, fit dire à David que, pour avoir sa fille en mariage, il ne désirait de lui autre chose sinon qu'il tuât cent Philistins, et qu'il lui apportât autant de marques de la mort de ces incircis. Cette proposition qui était maligne en soi, et qui ne ten-